

Chapitre XIII : Un essor fulgurant

De la simple survie à un enseignement de pointe

Pendant les vingt premières années de son séjour dans les collines, le R. P. Guézou passa une grande partie de son temps à aménager le terrain, difficile en plusieurs endroits. Il transforma les pentes rocailleuses en terrasses cultivables et, en voyant les Yelagiri se couvrir de fleurs, les gens dirent : « Voilà un fils de paysan qui a fait du bon travail. » Les mamies de la colline l'adoraient. Les cultivateurs s'inclinaient devant lui. Tout le monde se levait sur son passage. Ses savants confrères de l'université de Tirupattur eux-mêmes applaudirent à ses succès dans le domaine agricole. Ils oubliaient pourtant que le P. Guézou était avant tout un éducateur salésien.

Lorsqu'il avait fait la connaissance du peuple des collines, le P. Guézou avait mis de côté tous ses manuels de philosophie et de pédagogie, il était accaparé par les problèmes de survie, problèmes bien plus vastes. Il leur apporta de l'eau et donna un élan nouveau à l'agriculture. Puis, quand les céréales commencèrent à parer la colline, il s'attela à la question suivante : l'éducation. Mais il était seul et ne pouvait donc pas faire grand-chose. Il construisit alors des locaux où les enfants pourraient étudier. Et il en construisit beaucoup. Il finança en outre les études de centaines d'enfants. Il apporta l'instruction dans les Yelagiri Hills, au sens propre.

L'œuvre du P. Guézou a peu d'équivalents dans l'histoire de l'Inde salésienne. Il était une armée d'enseignants à lui tout seul.

Le petit terrain sur lequel il avait bâti sa première cabane s'agrandit peu à peu grâce à des acquisitions ici et là. Il payait toujours les biens qu'il achetait à des pauvres au-dessus du prix du marché. Cette façon de procéder ne plaisait pas à tout le monde. On l'accusait de faire monter le prix des terrains, mais son but était tout autre. Bien entendu, il déplorait que les gens aient besoin de vendre leurs terres, mais s'ils y étaient contraints et que, de toute manière, ils les auraient vendues à quelqu'un d'autre pour moins cher, il se portait acquéreur à un prix bien plus élevé, leur offrant ainsi la possibilité d'en tirer un meilleur parti. De la sorte, quiconque désirerait en devenir propriétaire devrait déboursier plus d'argent.

Il arrivait quelquefois au P. Guézou d'acheter un terrain, non parce qu'il en avait besoin, mais parce que son propriétaire le lui demandait. Exemple, Mr Kutti.

Ce Mr Kutti était représentant dans la Société LAMP. Ayant une grosse somme à rembourser à son entreprise, il se présenta un jour au Centre Don Bosco pour demander au P. Guézou de lui acheter un lopin de terre.

« Père Guézou, lui dit-il. J'ai des ennuis. J'ai une dette envers ma société et je dois la rembourser très vite. Il faut que vous fassiez quelque chose pour moi.

- Vous êtes riche et moi, je suis pauvre, répondit le P. Guézou en souriant.

- Père, je ne vous demande pas la charité. Donnez-moi seulement de l'argent en échange de mon terrain, ou au moins d'une partie.

- Ecoutez-moi : la terre est le bien le plus précieux et on ne doit pas s'en défaire pour un oui ou pour un non. Ne vendez pas.

- Je sais, Père. Mais j'ai absolument besoin d'argent.

- Ma réponse est « non » ! s'exclama le P. Guézou, qui ne voulait pas que cet homme se défasse de son bien.

Désespéré, Mr Kutti trouva un moyen d'obliger le P. Guézou à lui acheter son terrain. Il gara son camion juste devant le portail du Centre Don Bosco, barrant totalement le passage. Le P. Guézou fut donc obligé de s'incliner. On était en 2001. Aujourd'hui, la valeur de cette parcelle s'est multipliée. Ce n'est là qu'un exemple de la façon dont il lui arrivait de faire une acquisition, davantage pour venir en aide à quelqu'un que parce qu'il en avait besoin personnellement.

F. Guézou architecte, ingénieur, entrepreneur et ouvrier

Le P. Guézou avait un don pour concevoir et aménager les bâtiments. C'est une chose qu'il a faite pratiquement toute sa vie. Lorsqu'il y avait une construction en cours, il était sur le site presque tout le temps.

Mani Mesthri, un habitant de Tirupattur, a été le contremaître de nombreux chantiers.

« Mesthri » est un titre qu'il est fier de porter et qui signifie simplement

« contremaître ». Il avait déjà travaillé pour le Père Angelo Castelli SDB, un missionnaire italien établi à Tirupattur.

Mani parle de son patron avec chaleur : « Je ne suis que le mesthri. Le P. Guézou est l'architecte, l'ingénieur, l'expert financier, le paysagiste, le jardinier, le décorateur, l'artiste, le sourcier, tout ça en une seule personne ! En réalité, la plupart des bâtiments ont été conçus et construits par lui, sans qu'on ait eu besoin d'architectes et d'ingénieurs professionnels. Il mesurait le terrain en l'arpentant à grands pas et calculait les dimensions du bâtiment.

« Le P. Guézou était très bon avec les ouvriers, poursuit-il. Il les réprimandait quand ils étaient paresseux et ne finissaient pas le travail qu'on leur avait assigné. Mais c'était seulement pour la forme. Il souffrait intérieurement de voir les ouvriers trimer en plein soleil. Il venait travailler avec eux de temps en temps, histoire de leur faire comprendre qu'il était l'un d'eux. Il ne permettait pas qu'on les traite mal. Quand l'un d'eux tombait malade, il réglait ses frais médicaux et s'occupait de lui avec affection.

Mr Leo, son assistant pendant plus de vingt-cinq ans, se souvient : « Quand un chantier était en cours, le P. Guézou était là, sous le soleil brûlant comme sous la pluie. Il veillait à la sécurité de ceux qui creusaient un puits ou travaillaient sur une toiture. A l'époque, les échafaudages constitués de cordes et de bouts de bois, n'étaient pas fiables. Les ouvriers s'y accrochaient de façon précaire, avec leur charge de briques et de ciment. Le P. Guézou ne les quittait pas des yeux et leur rappelait sans cesse les consignes de sécurité »

Il n'avait jamais recours à des entrepreneurs. « Pourquoi gaspiller l'argent des pauvres pour payer des entrepreneurs ? » disait-il. Des habitants des plaines venaient quelquefois lui demander du travail. « J'emploie en priorité les gens des collines », répondait-il.

Le P. Guézou ne recherchait pas le sensationnel. Il tenait à ce que les bâtiments soient simples, fonctionnels et que chaque centimètre carré soit utilisé. Cependant, il voyait loin. Les locaux étaient toujours assez spacieux pour abriter de futures activités.

Le hangar Pinardi : première salle polyvalente

Les premiers demi-pensionnaires du P. Guézou avaient été des enfants qui travaillaient. Il emmena certains d'entre eux à Jolapert pour qu'ils fassent des études, mais c'était là une solution provisoire.

En 1969, il construisit un bâtiment avec des matériaux récupérés sur le chantier de démolition de l'ancienne église de Jolapert. Il en fit une demi-pension pour les enfants qui travaillaient, une école informelle pour des élèves en difficulté et un centre de soutien pour les élèves en échec scolaire fréquentant l'école publique. Le tout dans un bâtiment unique qui servait de salle de classe, de dortoir, de cantine et de centre de loisirs. La chambre du P. Guézou se trouvait à une extrémité et, à l'autre, il y avait une chambre pour les hôtes. A l'époque, c'était le seul endroit où étaient logés ses visiteurs qui, de toute manière, n'étaient pas nombreux !

Cette salle polyvalente, monument aux débuts simples et à l'apostolat héroïque des premiers temps, se trouvait tout de suite à droite quand on entrait dans le Centre Don Bosco. Elle a été démolie récemment pour laisser la place à L'Aviragam (Maison du Savoir), en 2006. Trente-sept ans durant, ce premier bâtiment est resté le témoin éloquent de cette époque pionnière.

Le P. Guézou était partout – il faisait la cuisine avec Seenan, qu'il appelait le « chef ». Il enseignait les maths et l'anglais aux enfants déjà scolarisés, l'alphabet à ceux qui ne l'étaient pas et il donnait des cours d'agronomie aux enfants qui travaillaient. Cette situation peu enviable ne se voit plus guère de nos jours, mais elle était salésienne à l'extrême. Cette simplicité rappelait les Salésiens de Don Bosco du hangar Pinardi, à Turin. Dans ce modeste local, indiqué par la Divine Providence, Don Bosco s'était consacré à ses garçons jusqu'à ce qu'il eût trouvé de l'argent pour construire une autre structure. Ce fut pareil avec le P. Guézou. Il avait beaucoup de cordes à son arc : il était sourcier, ingénieur en terrassement et expert de la mise en valeur des sols. La colline pouvait en témoigner et fleurissait au contact de ses mains. Quand il commença à se tourner vers l'enseignement, il employa des moyens informels. Ce n'est que plus tard qu'il construisit des écoles traditionnelles.

Si le P. Guézou avait d'abord eu recours à ces méthodes d'éducation informelles c'était parce qu'il était conscient de la situation. Il se rendait compte que le système officiel excluait la majorité des enfants. En Inde, le taux d'échec scolaire était à l'époque de 80 %. Et parmi ceux qui terminaient leurs études secondaires, seuls 5 à 6 % entraient à l'université. Aujourd'hui la situation s'est améliorée, mais n'a pas encore atteint les niveaux auxquels l'Inde peut prétendre. Il fallait donc trouver une solution pour restructurer totalement le système de scolarité, tâche qui n'était pas dans ses moyens.

Mais atteindre l'inatteignable, accéder à l'inaccessible, c'était dans ses possibilités. Et il s'y attela avec énergie et détermination.

Il y avait toutefois des parents qui ne voulaient pas envoyer leurs enfants à l'école.

« Pour quoi faire ? demandaient-ils. Qu'est-ce que ça nous rapportera ? Au contraire, si on les met au travail, nous aurons de quoi acheter un kilo de riz. » Tel était le raisonnement de ces gens qui subsistaient au jour le jour et avaient beaucoup de bouches à nourrir.

Il n'était donc pas facile pour le P. Guézou de faire venir ces enfants dans son école informelle. Il lui fallait déguiser son activité d'éducateur et, pour cela, il les employait à de menus travaux pendant une partie du temps et leur versait un salaire à condition qu'ils assistent à des cours ou qu'ils aillent à l'école publique locale. Cette méthode obtint des résultats et les enfants affluèrent chez lui pour y recevoir de l'instruction.

Le premier couvent (1969)

Les sœurs de Saint-Charles, qui l'avaient rejoint à Jolapert, avaient également reçu mission d'aller dans les Yelagiri Hills pour travailler parmi les pauvres. Elles y montaient chaque jour, visitaient les maisons, soignaient les malades et distribuaient de la nourriture. Le P. Guézou s'y rendait avec sa moto et supervisait le tout. Quelquefois il y passait la nuit et rentrait à Jolapert le lendemain. Ce n'est que plus tard qu'il résida dans la colline en permanence.

La deuxième année, le P. Guézou se rendit compte qu'il fallait que les sœurs puissent habiter dans la colline. Elles ne pouvaient pas monter et descendre tous les jours ! En 1965, il construisit une petite maison pour servir de couvent et de dispensaire. Lorsqu'il projeta de bâtir une salle polyvalente, il décida de leur céder en toute propriété le terrain sur lequel se trouvait la cabane. En 1967, il acheta un autre terrain et le couvent fut construit et consacré en 1969. Les sœurs s'occupaient des filles que la société tamoule avait presque complètement reléguées à la cuisine et dans la chambre à coucher. Il fallait les en sortir pour qu'elles deviennent des citoyennes contribuant à l'activité économique et culturelle. Au cours des siècles, l'une des causes principales du sous-développement avait été l'absence d'instruction pour les femmes et, désormais, elle avait une importance formidable dans l'Inde moderne. A côté des soins aux malades,

l'éducation des petites filles était le principal objectif de ces sœurs. Elles étaient les fidèles assistantes du P. Guézou, sans elles il lui aurait été difficile d'entrer en contact avec la population féminine, dans cette société traditionnellement dominée par les hommes. Au cours des années qui suivirent la construction du couvent, le P. Guézou bâtit des écoles et des internats dirigés par les sœurs.

L'atelier de menuiserie (1970)

Les garçons n'étaient pas tous en capacité d'aller à l'école, en particulier ceux qui étaient déjà trop âgés. Le P. Guézou décida donc de les former à un métier correspondant aux besoins de la région. Le bois étant un matériau abondant dans la colline, l'idée lui vint d'ouvrir un atelier de menuiserie qui pourvoirait aux besoins locaux et servirait en même temps d'école d'apprentissage.

Cet atelier qui existe toujours, se trouve sur la gauche de l'entrée du Centre Don Bosco. Il y avait aussi une petite cuisine et un dortoir pour les ouvriers. En 1982, il a été agrandi et réaménagé pour accueillir davantage d'artisans et d'ouvriers. Vu le succès de cette entreprise, le P. Guézou créa deux autres ateliers à Kodyur. L'un d'eux est un atelier de menuiserie, confié à Mr Vincent, qui avait été un de ses premiers pensionnaires de Jolapert. L'autre est un atelier de soudure, dirigé lui aussi par un ancien élève, Mr Ponnusamy. Tous deux se trouvent dans la partie ouest de la ville.

La chapelle du Christ Rédempteur

L'eucharistie est au cœur de la vie d'un prêtre salésien, comme de tous les autres prêtres. Il n'y avait pas de chrétiens dans cette région, mais lui, le P. Guézou, il y était, ainsi que les religieuses. Peu à peu quelques familles chrétiennes s'installèrent dans les collines et il estima qu'il était temps que la maison salésienne ait l'eucharistie pour épicerie.

La chapelle du Christ Rédempteur, commencée en 1969, est un bâtiment hexagonal. Elle n'est pas très grande mais c'est une merveille d'architecture. La première pierre fut posée le 22 mars 1969 par le Pronuncio de l'époque, le R.P. J. Caprio, qui était en visite dans le diocèse de Vellore. Elle a été bénie le 7 décembre 1971 par l'évêque de Vellore,

Anthony Muthu. C'était une annexe de la paroisse de Jolapert où le P. Guézou était à l'époque prêtre.

Une religieuse française de Bangalore, sœur Geneviève, et sœur Clare, une religieuse indienne, furent chargées de décorer les murs intérieurs de la chapelle avec des scènes de l'Histoire du salut. Elles accomplirent une œuvre merveilleuse. Le style, très original, était d'inspiration indienne. Les visiteurs y venaient uniquement pour admirer ces peintures qui, par la suite, ont été endommagées à certains endroits, suite à des infiltrations. Le P. Guézou projetait de réparer le toit et de restaurer les peintures mais, malheureusement sœur Geneviève mourut entretemps. Aujourd'hui, il ne reste plus que des murs nus.

Cette chapelle était un témoin essentiel du christianisme dans les collines, le seul élément visible. C'est aujourd'hui l'église où les enfants du Centre Don Bosco se réunissent pour la prière et les célébrations eucharistiques. Cette église attire des gens de toutes les religions. Ils y viennent spontanément, peut-être par curiosité. Mais l'atmosphère divine qui y règne fait qu'ils s'y attardent un moment pour prier, quelle que soit leur appartenance religieuse.

Avant qu'une communauté salésienne s'implante dans les collines, il y a maintenant dix ans, le P. Guézou était presque le seul catholique de l'endroit. Il ne prêchait pas directement l'évangile à la population mais il faisait en sorte d'être le témoin indubitable de son Seigneur et maître. Il portait toujours sa soutane, qu'il travaillât sur un chantier, qu'il rendît visite à une famille où qu'il se déplaçât sur sa moto. Il était un prêtre catholique, aussi bien dans les mesures des pauvres qu'avec des fonctionnaires du gouvernement ou dans les demeures des riches. Il était le "malai saamiyar", le prêtre des collines.

Il accomplissait fidèlement ses devoirs religieux. Par beau temps ou par mauvais temps, été comme hiver, malade ou non, il était toujours exact pour la méditation, la récitation du bréviaire ou les célébrations eucharistiques. Sa vie de prière n'était pas pharisienne mais pratique. Il tenait à ce que les sœurs et ses collaborateurs laïcs soient fidèles à leur engagement de prière. Il n'obligeait pas les garçons à aller dans la chapelle, mais son exemple était irrésistible. Beaucoup d'entre eux s'y rendaient pour offrir leurs petits soucis à la Présence divine dont ils avaient la certitude qu'elle était là.

1975 - Le collège anglais

Dès 1969, le couvent des sœurs de Saint-Charles était terminé et de jeunes religieuses pleines d'énergie participaient à la mission du P. Guézou en veillant au bien-être des femmes et des jeunes filles et en assurant un service de santé. On s'aperçut rapidement qu'ayant été formées en vue d'une existence et des activités bien réglées, toutes n'étaient pas prêtes à accomplir un travail sortant de l'ordinaire. Pour cela, il leur fallait un encadrement.

De plus, la congrégation comptait sur le P. Guézou pour que les sœurs parviennent à acquérir leur indépendance financière. Par ailleurs, des amis des plaines pressaient le P. Guézou d'ouvrir un collège pour les enfants des collines. Il était ouvert à toutes les demandes, il accepta.

"Je tenais à ce que les sœurs disposent d'un revenu régulier grâce à leur travail, expliquait-il. Elles ne peuvent pas toujours dépendre de moi pour la moindre chose. Et puis, il faudra bien qu'elles continuent après moi."

Les collèges anglais avaient alors beaucoup de succès. Ils s'autofinanciaient et dispensaient généralement un bon niveau d'instruction. L'instruction publique était très en dessous du niveau requis. C'était une tâche que les sœurs étaient capables de mener à bien. Et surtout, cela leur procurerait des revenus leur permettant de se suffire à elles-mêmes. C'est ainsi que l'idée d'ouvrir un collège germa dans l'esprit du P. Guézou.

"En outre, disait-il, il ne faut pas être l'ennemi des riches. Eux aussi ont besoin d'être sauvés et amenés au Christ et aux valeurs chrétiennes. Il faut leur apprendre à aimer les pauvres. On ne doit pas monter les riches contre les pauvres, et inversement, pour éviter de créer un mécontentement social de type communiste. « Que tous soient un ! Telle est ma devise », dit-il un jour au P. Arokiam, qui lui demandait si le fait d'ouvrir une école payante pour les riches ne l'empêcherait pas de s'occuper des pauvres. C'est ainsi que le bâtiment fut édifié sur le côté est du couvent. C'est aujourd'hui un établissement très recherché par ceux qui ont les moyens de s'y inscrire.

Le premier internat : Snehalaya (1978)

Pendant que le P. Guézou construisait le collège et consolidait les murs d'enceinte du couvent, des centaines d'ouvriers affluèrent dans la région. Leurs enfants fréquentaient

les écoles publiques ou alors ils vagabondaient dans les champs, jouant ou s'occupant de leurs jeunes frères et sœurs. Le P. Guézou faisait déjà beaucoup pour eux avec ses initiatives d'éducation informelle. Cependant il se rendait compte que ce n'était pas suffisant. L'idée de les loger chez lui grandit dans son esprit inventif et bienveillant. Il les comparait aux enfants des riches qui jouissaient d'une bonne éducation dans le collège anglais et il voulait qu'ils disposent de chances égales et de locaux identiques. Il se disait que l'atmosphère de l'école payante ne conviendrait pas à la plupart d'entre eux ; il leur fallait un traitement spécial. C'est ainsi que les internats virent le jour.

Le nombre des enfants obligés de résider à Athanavur pour leurs études était en augmentation régulière. On ne pouvait plus les loger tous dans la salle polyvalente. En outre, ce n'était pas bon que les petits et les plus grands soient ensemble. Le P. Guézou décida donc de construire un internat pour les petits garçons et les petites filles dans le couvent des sœurs. Le premier de ces internats se trouve près de l'entrée, à droite. Au début, l'internat n'accueillait que des filles. Les garçons habitaient à proximité, mais il s'avéra très vite qu'ils avaient besoin d'être bien encadrés, sinon ils obtenaient de mauvais résultats. C'est ainsi qu'ils furent admis eux aussi à l'internat. Etant petits et encore innocents, ils habitaient ensemble. Les sœurs s'occupaient des deux groupes et le P. Guézou assumait les frais de pension. Le seul fait de les soustraire à leur travail et à leurs obligations familiales était déjà une tâche herculéenne. Il n'était pas question d'attendre des parents qu'ils paient quoi que ce soit pour l'entretien de leurs enfants. Le P. Guézou n'a jamais reçu aucun argent pour avoir instruit et nourri les enfants des collines, pendant tant d'années. Tout était entièrement gratuit, et cela grâce aux bienfaiteurs.

Par la suite, les garçons furent installés dans le Centre Don Bosco et seules les filles demeurèrent dans l'internat qui reçut le nom de "Snehalaya", c'est -à-dire temple de l'amour.

1979- Un dispensaire bien équipé

On a vu que la santé était loin d'être une priorité dans la culture tribale. Dès le premier jour, le P. Guézou mena une action dans ce domaine et, avec l'arrivée des religieuses, elle s'intensifia. Le besoin se faisait sentir d'un dispensaire digne de ce nom.

Administrer des soins médicaux parmi les populations tribales n'était pas chose facile. La médecine traditionnelle se fondait sur des croyances superstitieuses. Les "docteurs" locaux étaient de simples guérisseurs aux méthodes très primitives, mêlant souvent la sorcellerie, la magie et les plantes médicinales. La population avait davantage confiance en eux que dans la médecine scientifique moderne. L'espérance de vie était effroyablement basse. Il fallait donc commencer par éduquer les gens de manière à ce qu'ils respectent les règles d'hygiène et le P. Guézou décida donc de grouper l'internat et le dispensaire. Au premier étage, il y aurait l'internat et au rez-de-chaussée le dispensaire.

Il tenait à ce qu'une maternité soit adjointe à ce dispensaire. C'était une nécessité absolue. Dans les collines, on mariait les filles peu après la puberté, vers l'âge de quinze ans. Elles n'étaient encore que des enfants contraintes de porter et de nourrir un enfant. Leur état de santé était également précaire, ce qui rendait les grossesses dangereuses pour la mère comme pour l'enfant. Les sages femmes des villages avaient des méthodes primitives d'avortement, de contraception et d'accouchement. On avait un besoin urgent de médecins et d'infirmières qualifiés capables de sauver des vies et d'éduquer la population. La mortalité infantile était extrêmement élevée. C'est la raison pour laquelle le P. Guézou avait fait en sorte d'installer une maternité qui, au cours des années, a sauvé des centaines de mères et d'enfants.

1979 - La première résidence

Le P. Guézou avait habité quelque temps dans la salle polyvalente qui ressemblait plus à un atelier qu'à une maison. Il s'y plaisait beaucoup mais ça ne pouvait pas durer. Il fit donc bâtir, près de la chapelle, une petite maison au toit de tuile où il s'installa. M. Duhayon et d'autres amis français venaient le voir régulièrement et il ne pouvait pas leur demander de coucher par terre. Il démolit donc ensuite cette maison pour construire un bâtiment comprenant deux chambres à coucher et un bureau. En même temps, les problèmes s'accumulaient dans l'internat dirigé par les sœurs, de l'autre côté de la rue. Les enfants grandissaient et il devenait difficile de continuer à loger les garçons et les filles dans le même bâtiment. Il fallait les séparer.

"Les sœurs font du bon travail, dit-il un jour à un collaborateur, mais je pense qu'il faudra mettre les garçons près de nous. Premièrement ils grandissent et, deuxièmement, les sœurs les dorlotent trop ; elles en font des filles ! Il faut qu'ils deviennent des hommes."

Par conséquent il adjoignit une grande véranda à sa résidence, pour y installer les garçons, en attendant qu'on leur construise un autre bâtiment. Cela le rassurait que les garçons habitent dans la même maison que lui. Au début, trente-neuf adolescents dormaient dans cette véranda.

"Je veux entendre les garçons faire du bruit, disait-il. Je suis un salésien et je ne peux pas dormir si je n'entends pas des jeunes chahuter à côté de moi !" Sans eux, il se sentait seul ; il avait du mal à les laisser partir pour les vacances. Quelques-uns restaient toujours sur place.

1979 -la maison de retraite

Cela faisait déjà plus de dix-sept ans que le P. Guézou vivait seul dans les collines, sans aucun confrère. Il fallait donc que d'autres salésiens viennent le rejoindre un jour ou l'autre. La maison de retraite des collines a été son premier cadeau aux salésiens. Beaucoup d'autres suivirent. Cette maison pouvait accueillir vingt retraitants, fatigués physiquement et ayant besoin de se ressourcer. Cette maison accueillait aussi des visiteurs, en particulier des Français. Presque toute l'année, il y avait là quelqu'un de France venu vivre et travailler avec le P. Guézou et faire connaissance avec sa mission. Cette maison est aujourd'hui une maison d'hôtes.

Une autre maison Don Bosco (1982)

Le P. Guézou n'aimait pas le mot " foyer" qui désigne un endroit où les gens vont et viennent et qui est en fait un hôtel. Il voulait que, dans ses maisons, on se sente comme chez soi. La première maison de ce type pour garçons se trouve à gauche quand on entre dans le Centre Don Bosco. Les internes fréquentaient l'école publique d'Athnavur. M. Léo Maria Francis, son premier collaborateur permanent, a été le premier assistant salésien laïc à s'occuper des garçons.

Dans cette maison, les garçons disposaient de tout ce qu'il leur fallait. Ils se sentaient vraiment chez eux, à tel point qu'ils ne voulaient pas rentrer à la maison pour le week-end ou les vacances. C'étaient les parents qui venaient les voir en fin de semaine ; ils leur apportaient des choses à manger, leur donnaient un bain, bavardaient avec eux et puis ils repartaient. C'était un vrai spectacle ! Du coup, les coopérateurs n'avaient jamais de vacances.

"Le P. Guézou était très pointilleux concernant la coopération salésienne, raconte Mr Leo. On m'appelait "frère". La présence physique du coopérateur était obligatoire. Heureusement, j'étais célibataire à l'époque. Plus tard, quand je me suis marié, je ne quittais jamais l'internat. Après la naissance de Lynn, mon premier enfant, mon épouse Nirmala venait passer la nuit avec moi à l'internat. Le matin, la mère et l'enfant retournaient à la maison, une fois que les garçons étaient partis pour l'école." On peut dire qu'il s'agissait vraiment d'une coopération.

Bientôt, un autre assistant, Mr Dayalan, se présenta. En raison de leur expérience de première main concernant les enfants, les auxiliaires estimaient qu'il valait mieux que les internes rentrent chez eux le week-end, du moins de temps en temps. Ce n'était pas pour avoir plus de liberté mais pour le bien des enfants. Il ne fallait pas les couper totalement de leurs racines et il était bon qu'ils replongent périodiquement dans la pauvreté de leur famille. Autrement ils ne seraient jamais conscients de ce qu'on faisait pour eux. Tout en sachant qu'ils avaient raison, le P. Guézou n'approuvait pas vraiment cette idée. "L'argent a été donné pour eux, qu'il soit dépensé pour eux", disait-il.

Mais l'intuition des collaborateurs était juste. Les enfants trouvaient souvent naturelles les bonnes choses que Dieu leur procurait par l'intermédiaire du P. Guézou. Beaucoup d'entre eux continuèrent à se reposer sur lui-même une fois adultes, étant incapables de gagner leur vie par eux-mêmes. Souvent, ils venaient lui demander de l'argent. Trop donner peut parfois nuire.

Cet internat continua à héberger des centaines d'enfants des collines et à les aider dans leurs études. Grâce au travail acharné du P. Guézou, les conditions de vie des habitants se sont améliorées. Par conséquent, il y a aujourd'hui moins de pensionnaires dans l'internat qui abrite maintenant des garçons originaires de collines voisines comme Jawadi.

Le deuxième internat de garçons (1986)

Quatre ans après sa construction, le bâtiment n'était déjà plus assez grand. Tous les garçons de la colline voulaient aller chez le P. Guézou. Il pensa donc à bâtir une aile face à l'entrée, perpendiculaire au bâtiment existant. C'est un vrai chef-d'œuvre, conçu et réalisé par le P. Guézou lui-même. Il tira parti de la différence de niveaux du terrain et ne gaspilla pas l'espace offert par la nature. Il comprend quatre niveaux, avec le rez-de-chaussée et le sous-sol.

Il y a une cuisine et une salle à manger où les Salésiens et les enfants mangent ensemble comme une famille. Au commencement, trois cent quatre-vingts enfants y résidaient. Le P. Guézou alla habiter dans ce nouveau bâtiment, afin d'être près de ses garçons et de les aider par sa présence même. Son ancien logement devint une maison d'hôte. Plus tard, en 1998, ce fut dans ce bâtiment que s'installèrent le BIIT et le Bosco ITS, tandis que le P. Guézou réintérait son ancienne maison, près de la chapelle.

Le Lycée Saint-Charles (1987)

Etant financièrement indépendant, le collège construit pour les sœurs ne pouvait accueillir que des élèves payants. Les enfants pauvres fréquentaient les écoles publiques. Ils avaient droit à mieux. Les écoles publiques étaient dans un état lamentable, indigne de ces enfants. Ceux-ci méritaient de bénéficier des mêmes conditions que les élèves de l'école payante. C'est dans ce but que le P. Guézou acheta un terrain attenant au couvent, au bord de la route conduisant au village de Mangalam. L'histoire de ce terrain est intéressante. Comme il n'avait pas d'endroit où construire l'école, le P. Guézou chercha quelqu'un disposé à lui vendre un bien. Il se trouva qu'un propriétaire de camions de Kodyur avait intenté un procès au P. Guézou l'accusant d'essayer de s'emparer de son terrain, dans la colline.

Ce problème allait devenir une solution.

Le procès s'éternisait et le pauvre homme était fatigué de payer ses avocats. Il préféra prendre contact personnellement avec le P. Guézou. "Père, lui dit-il. Ce procès me détruit. Prenez ce terrain et donnez-m'en le prix que vous jugerez bon."

C'était un coup de la divine providence.

Le P. Guézou le paya généreusement et c'est là que l'école Saint-Charles se trouve aujourd'hui. Tout le monde, y compris le propriétaire, estimait que le P. Guézou s'était fait avoir parce que ce terrain était caillouteux et accidenté. Personne ne pouvait imaginer qu'il pourrait être aussi bien aménagé qu'il l'est aujourd'hui, après un travail gigantesque, il bâtit dessus le lycée Saint-Charles dont il confia la direction aux sœurs. C'est un très bel endroit et les pauvres des collines sont fiers de leur école, à juste titre. Il y eut d'abord un collège, en 1987, puis un lycée, en 1990. Pour le collège, l'état apportait une contribution, mais pas pour le lycée. Le P. Guézou continuait à payer les professeurs.

Le noviciat (1996)

Au cours des cinquante années précédentes, le noviciat salésien s'était déplacé dans plusieurs villes. De Tirupattur, il s'était installé à Kotagiri, puis à Yercaud, au début des années cinquante, quand le P. Guézou y passa trois ans en tant que formateur. Plus tard, il revint à Kotagiri. Quand la province de Bangalore fut détachée de Madras, la province mère dut chercher un autre lieu, en raison des nombreuses vocations envoyées par Dieu à la congrégation. Il s'implanta donc à Coimbatore, dans le Puram Vellakinar Don Bosco. Très vite, des problèmes dus au manque d'eau et à la pollution de l'air par les usines de coton entraînèrent des difficultés et il fallut déménager. Le provincial salésien et le maître des novices, le P. Stephen Kuncherakatt, allèrent frapper à la porte du P. Guézou, en quête d'une solution.

Quelques années auparavant le P. Guézou avait acheté un terrain de cinq hectares dans le village de Mangalam, au bord d'un cours d'eau. Cette fois encore, les gens trouvaient qu'il avait payé bien trop cher ce terrain inutilisable, envahi par les épineux et les chardons dont il avait fait pourtant une véritable oasis. C'est encore un témoignage de son intuition et de son sens esthétique. Il y aménagea une pittoresque chute d'eau et installa à côté une statue de Notre Dame. C'est aujourd'hui un endroit de pique-nique enchanteur. Il construisit aussi une petite maison de repos qu'il appela l'ermitage. Il envisageait d'aller y vivre quand il aurait pris sa retraite du ministère actif. Lorsqu'il avait besoin de se détendre de ses activités au centre Don Bosco d'Athnavur, il allait y passer quelques heures. Cette maison servait aussi parfois à l'élevage des vers à soie. L'emplacement fut jugé adéquat pour le noviciat.

De nouveau, en 1993 et pendant les années suivantes, alors que les Yelagiri étaient touchées par une terrible sécheresse, le chômage, la migration et la hausse du prix de la terre, le P. Guézou trouva une solution. Il procurait du travail aux pauvres en faisant construire le noviciat.

"Il y avait un paysan, raconte-t-il, qui avait mis en culture un terrain aride et en travaillant d'arrache-pied pendant plusieurs années, il en avait fait un jardin magnifique."

"Voyez quelles merveilles Dieu et l'homme peuvent faire ensemble, remarqua le prêtre de la paroisse.

- Oh, Père, répliqua l'aimable paysan. Vous auriez dû voir cet endroit quand il n'y avait que Dieu pour s'en occuper !"

Voilà l'histoire que racontait le P. Guézou à un ami, alors que les travaux avançaient sur ce terrain pentu et caillouteux. Il possédait un don extraordinaire pour domestiquer la terre. On y a aménagé des terrasses et le noviciat est entouré d'un verger d'une grande beauté. Des centaines d'ouvriers travaillèrent là pendant plus de deux ans. Le P. Guézou dirigeait les travaux, heureux de se dire qu'il nourrissait les gens tout en édifiant le noviciat. Soulager la misère était sa priorité, aussi il n'avait jamais recours à d'énormes bulldozers, sauf si c'était absolument indispensable. Chacun de ces engins privait de travail plusieurs personnes. Une fois le bâtiment terminé, il construisit la route d'accès. Le terrain de football est le résultat d'une guerre acharnée avec la colline. Des centaines de tonnes de boue et de rocher furent déplacées du haut vers le bas. Un mur fut érigé pour maintenir le sol. Aujourd'hui, les novices y jouent au football. Un terrain de jeu pareil n'existe nulle part ailleurs dans la colline.

Le noviciat, appelé Idhaya Deepam (la flamme du cœur) n'est pas seulement une concession du P. Guézou à son provincial et à ses confrères. Il avait son idée personnelle. Il désirait que les jeunes candidats salésiens vivent et grandissent parmi les pauvres de la colline et leurs enfants. Il ne fallait pas qu'ils oublient dans les réalités sociales qui les entouraient, ce qui risquait de se produire s'ils étaient formés dans des palais de verre isolés, loin de tout contact avec le monde et se consacrant uniquement à des activités religieuses. Ils devaient rester proches de la nature. Ces idées l'enthousiasmaient. Son espoir était que les futurs salésiens en viendraient à aimer les périphéries de la société et seraient capables de s'identifier aux pauvres.

2000- Le camp Don Bosco

Les salésiens de la province de Chennai avaient une histoire longue et prestigieuse dans le domaine du scoutisme. Chaque année, ils partaient en repérage à la recherche d'emplacements appropriés pour y installer des camps. Le gouvernement avait attribué aux salésiens un district particulier, appelé le District Don Bosco pour scouts et guides. C'était une distinction unique. Le responsable du district, le P. K. M. Jose SDB, qui est aujourd'hui le vice provincial, proposa au P. Guézou d'aménager un centre de camping sur la colline.

Le P. Guézou rêvait depuis toujours d'un endroit où les jeunes pourraient venir passer quelques jours et où on leur enseignerait des méthodes de survie et de bons principes moraux. Il sauta donc aussitôt sur l'occasion. Son importance sociale lui semblait évidente. Il avait acheté un verger de goyaviers situé au pied d'une colline, sur le côté gauche de la route de Mangalam, à environ un kilomètre d'Athnavur. C'est aujourd'hui un lieu de camping très recherché où des groupes affluent en permanence, non seulement pour le scoutisme, mais aussi pour suivre des stages de formation et toutes sortes de séminaires. Y viennent aussi beaucoup de prêtres et de religieux, des professeurs, des étudiants, des écoliers et même des hommes politiques. Ce centre merveilleusement organisé est très attractif.

Tirupattur - le berceau de l'Inde du Sud salésienne

Des édifices imposants ont été construits, des écoles, des ateliers et des internats, une église, un couvent, un lieu de retraites et un centre de formation ont été implantés. Ce sont des institutions officielles bien établies, rivalisant pour conquérir la première place. Mais le P. Guézou est toujours resté près des gens, de leurs souffrances et de leurs aspirations, de leurs traditions et de leurs enfants. Tellement près que, symboliquement, sa chambre donnait sur la rue principale et sur le marché d'Athnavur.

Le mont Yelagiri, si cher à son cœur, s'élève à quelques kilomètres à l'est de Jolapert et de Tirupattur, ces deux témoins puissants de son affection. Son nom résonne parmi les établissements qui s'y trouvent. Si l'on réunit tout ce qu'il a construit à Tirupattur et à

Jolapert à l'ensemble des institutions de Yelagiri, on a une véritable forteresse salésienne.

Le soutien indéfectible du P. Guézou à la bonne marche du Collège du Sacré-Coeur de Tirupattur, l'un des rares à se consacrer encore au développement rural, a joué un rôle immense. Le Centre Guézou pour les études informatiques, le bâtiment des oeuvres sociales, la superbe bibliothèque du collège ont contribué à donner au Collège du Sacré-Coeur une grande réputation dans l'Université de Madras et, par la suite, l'université Thiruvalluvar de Velore.

En 1987, le P. Guézou a construit le Centre Don Bosco pour l'Education dans le campus du collège. Grâce au programme visant à lutter contre le décrochage scolaire, des centaines d'enfants pauvres de Tirupattur ont pu poursuivre leurs études. Grâce au centre Indira Gandhi d'études universitaires, l'idée du P. Guézou pour la libération et le développement par l'éducation bénéficie à la fois aux plus démunis et aux classes moyennes de tout l'ancien district de North Arcot.

La plus récente addition du P. Guézou au Collège du Sacré-Coeur est le foyer qui porte son nom. Il l'a financé grâce à certains de ses amis, en particulier Anne Pittet, de Suisse. Quand le recteur de ce collège, le P. Maria Arokiam, l'auteur de ce livre, a proposé de lui donner son nom, il s'y est opposé avec véhémence. Pourtant le corps enseignant lui a donné le nom de « Guézou » en reconnaissance du fait qu'il en a été le plus important bienfaiteur.